

# Le système politique luba et lunda : émergence et expansion

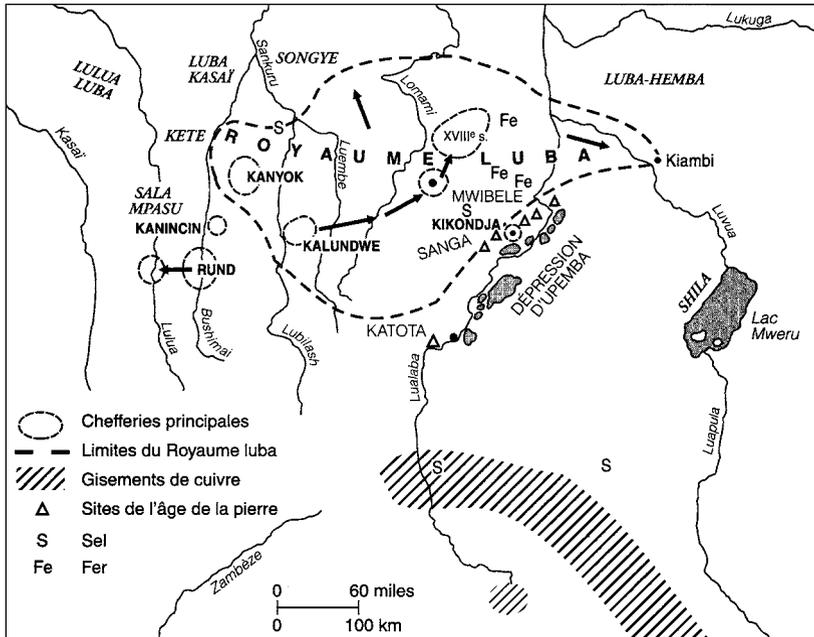
*Ndaywel è Nzïem*

L'histoire des Luba retrace l'itinéraire d'un seul et même système politique qui a émergé au Shaba, dans l'actuelle République du Zaïre, avant de toucher une grande partie de la savane méridionale, pratiquement du Kwango au Zambèze<sup>1</sup>. Les cheminements individuels d'une série de sociétés se sont ainsi tissés à partir des mêmes impulsions; on peut ainsi affirmer d'emblée que ce fait constitue une manière de démonstration de la capacité d'unification des peuples africains qui existait déjà à l'âge précolonial.

L'expression de ce qui rapproche et ce qui différencie les États luba et lunda s'entend dans leurs noms mêmes, qui désignent moins des faits ethniques précis que deux réseaux politico-culturels au sein desquels est apparue une multitude de références ethniques distinctes. Ainsi l'histoire luba, quand elle est évoquée, couvre aussi bien les réalités concernant les Luba actuels du Shaba (les Luba shankadi) et du Kasai (les Luba lubilanji) que celles relatives aux Songye, Kanyok, Kete, Sala Mpasu, Bindji et Lulua; l'histoire lunda, pour sa part, se réclame aussi bien des groupements rund (les Lunda au sens restreint) que lozi, ndembo, luena, imbangala, etc. (les Lunda au sens large)<sup>2</sup>. Du reste, la classification linguistique dont font l'objet les langages

1. Ce système politique a touché trois pays d'Afrique centrale: le Zaïre, l'Angola et la Zambie.

2. Une abondante documentation existe sur ces peuples, qui inclut des travaux ethnographiques anciens: H. A. Dias de Carvalho, 1890; C. van Overbergh, 1908; R. Colle, 1913; E. Verhulpen, 1936; L. van den Byvang, 1937; P. Denolf, 1954; E. d'Orjo de Marchovelette, 1950-1951; L. Duysters, 1958; W. F. Burton, 1956; mais aussi des travaux plus récents qui sont essentiellement des thèses de doctorat inédites. Qu'on envisage l'histoire de la région à partir des matériaux



20.1. Les États du Shaba avant 1700 (d'après J. Vansina).

luba et lunda est révélatrice de ces rapports entrecroisés. Si M. Guthrie les classe tous dans la zone L, les langues lunda appartiennent au groupe 50 et se démarquent de la sorte des langues luba, qui forment le groupe 30. Cela témoigne donc avec éloquence à la fois des analogies et des différences qui existent entre ces deux phénomènes linguistiques<sup>3</sup>.

Tout le monde s'accorde pour attribuer aux ancêtres des Luba les objets mis au jour grâce aux fouilles archéologiques qui ont été effectuées dans la dépression de l'Upemba, à Sanga et ailleurs<sup>4</sup>. Des insignes du pouvoir, courants par la suite chez les Luba, apparaissent au plus tard au XIII<sup>e</sup> siècle, en même temps que des preuves attestant la formation de deux chefferies à Katoka et à Sanga. Ces deux chefferies n'annoncent pourtant pas de manière directe le Royaume luba. En l'occurrence, on ne peut guère remonter, sans risque de se tromper, au-delà de 1700 dans la chronologie fondée sur la tradition orale.

bemba (A. D. Roberts, 1973), luba (T. Q. Reece, 1977; J. C. Yoder, 1977) ou lunda (J. C. Miller, 1972b; J. L. Vellut, 1972; W. F. Pruitt, 1974; R. E. Schechter, 1976; J. J. Hoover, 1979), on finit par rejoindre la problématique de ceux qui traitent ces cultures comme un ensemble (S. A. Lucas, 1968; L. de Heush, 1972; B. Crine-Mavar, 1973; S. K. N'dua, 1978; R. J. Papstein, 1978).

3. M. Guthrie, 1948, p. 54. De l'avis des linguistes de Tervuren, c'est tardivement que les deux groupes de locuteurs auraient cohabité (A. Coupeze, E. Evrard et J. Vansina, 1976).

4. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 22; J. Vansina, 1984a, p. 564-570.



20.2. Hamba, Zaïre: siège à caryatide unique, dont le piédestal a été détruit par l'usure. À noter les scarifications proéminentes et la qualité des bracelets. Hauteur: 35 cm. [© G. Berjonneau, ART 135, Boulogne-Billancourt.]

Tous ce que nous savons, c'est que le grand royaume luba, comme beaucoup d'autres, est né et s'est développé avant la formation de l'État rund, lui-même à l'origine de l'Empire lunda. La tradition orale ne permet pas de dater la constitution de l'État rund<sup>5</sup>, mais il est mentionné en 1680. Depuis combien de temps existait-il? C'est là une question à laquelle nous ne pouvons répondre.

## L'émergence des États luba et lunda

Le Shaba et les régions voisines de la Zambie et de l'Angola sont couverts de bois, les sols y sont pauvres et la saison sèche y est très longue. En général, les meilleures terres se situent dans les vallées fluviales et leur qualité diminue du nord au sud et d'est en ouest, les plus mauvaises se trouvant en Angola oriental. Plus on va vers le nord, plus les risques de sécheresse diminuent. Mais la partie méridionale semi-aride du pays, le Sud-Est surtout, contenait d'immenses richesses minérales (cuivre, fer et sel).

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que la population vécût dispersée dans des enclaves de terres fertiles, à proximité ou non des grands gisements, les vastes étendues quasiment inhabitées qui séparaient ces enclaves étant utilisées principalement pour la chasse. Cette répartition de la population explique l'emplacement des premières organisations territoriales, petites chefferies correspondant chacune à un îlot de peuplement. Ainsi, le groupe d'établissements sanga devint la chefferie kikondja, tandis qu'en amont, Katota, à l'autre extrémité du système lacustre du Lualaba, en forme une autre. Dans ces deux zones, la population était composée de pêcheurs et d'agriculteurs. Il y avait beaucoup d'autres chefferies encore, toutes situées dans les vallées des principaux cours d'eau et où les habitants étaient essentiellement des agriculteurs; il s'agissait notamment de Kalundwe, Kanyok, Kanincin, Nsanga, Mpimin, de la chefferie rund à ses débuts et de diverses chefferies bemba.

Aucun de ces groupements de population ne vivait isolé. Ils étaient liés par le commerce et, vraisemblablement aussi, par des mariages. Du nord venaient le raphia et l'huile de palme, du Lualaba le poisson, du sud le cuivre et le sel, et du centre vers le sud l'huile de *mbafu*. Mis à part le cuivre, le transit des produits suivait généralement un axe nord-sud, depuis les confins de la forêt équatoriale au nord jusqu'en Zambie centrale. Rien n'atteste l'existence d'un important commerce est-ouest précoce. Les échanges étaient assez importants pour que l'on commence à se servir de monnaies au plus tard en l'an 1000. Celle de la dépression de l'Upemba fut la croix de cuivre vers 1300. En 1500, ces croix virent leur poids normalisé et, en 1600, leur taille s'était considérablement réduite: elles pouvaient ainsi servir dans les petites comme dans les grandes transactions. Mais une telle réduction peut également être interprétée

5. Les tentatives faites en ce sens reposaient toutes sur l'émigration supposée des Kinguri de la capitale rund vers l'Angola. Nous savons maintenant qu'il s'agit là d'une élaboration plus tardive de la tradition remontant au plus tôt à 1700 environ; voir J. K. Thornton, 1981a.

comme le signe d'une dévaluation. Après 1700, ces croix disparaissent et, au XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont les perles importées qui servent de monnaie<sup>6</sup>.

C'est dans ce contexte que s'est développée l'idéologie politique qui devait plus tard constituer les fondements du grand royaume luba. Elle reposait sur deux principes imbriqués: le *bulopwe*, théorie relative au caractère sacré de la royauté, et le principe du gouvernement par l'intermédiaire d'une association fermée. Dans la portion la plus au nord de la région, en pays Songye, et à l'est, ce dernier type de gouvernement devint dominant, mais, dans le centre du royaume, un équilibre s'établit entre les deux principes, encore que celui du caractère sacré de la royauté l'emportait visiblement.

Selon certaines traditions, c'est le petit royaume kalundwe, fondé entre les fleuves Luembe et Lubilash par une coalition de trois clans, qui a été le précurseur du Royaume luba<sup>7</sup>. Sa capitale était dans la région de Cifinda. L'un de ses rois, Kongolo (« Arc-en-Ciel »), la quitta pour en fonder une autre dans les plaines de Mwibeje, non loin du lac Boya, au cœur même de la région qui allait devenir l'État luba. Selon d'autres récits, Kongolo venait d'ailleurs. L'épopée raconte de manière pittoresque comment il fut vaincu et tué par Kalala Ilunga — Ilunga le Chasseur, un étranger venu de l'est —, qui transféra sa capitale à Munza, plus près d'un district riche en minerai de fer et non loin de puits salants. Kalala, en tant que *mwine Munza* (maître de Munza), représente le père fondateur correspondant à l'idée que les Luba se faisaient de leur roi. Il est fort possible que Kongolo n'ait pas été un personnage authentique, mais les traditions sont néanmoins acceptables en ce qui concerne l'emplacement des premières capitales. Or, elles nous apprennent que, contrairement à ce qui s'est passé dans le cas de presque toutes les autres chefferies, la capitale du Royaume luba était située non pas dans la vallée fluviale mais au cœur même des grandes plaines qui s'étendent au nord de la dépression de l'Upemba. Distinct des autres, ce royaume domina, dès ses débuts peut-être, les Kalundwe à l'ouest et les Kikondja au sud. Par ailleurs, il contrôlait les principales routes commerciales nord-sud. Il devait néanmoins rester d'assez petite taille jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Pendant ce temps, plus à l'ouest, d'autres unités politiques se constituaient. La principale d'entre elles, Nkalany, était située dans la vallée de Mbuji Mayi et résultait de la fusion d'une demi-douzaine de petits territoires dirigés par des *tubung* (maîtres de la terre). Au nord, leurs voisins kete avaient une organisation similaire, tandis qu'au nord-ouest, les Sala Mpasu, qui leur étaient le plus proche par le langage et la culture matérielle, avaient un système politique très différent, fondé sur l'âge, d'une part, et qui permettait, d'autre part, aux personnalités les plus fortes de monopoliser le pouvoir. Les Sala Mpasu rejetaient la succession en matière politique (transmission des fonctions), empêchant par là même la formation d'une aristocratie.

Rien ne laissait vraiment prévoir que les territoires rund pourraient un jour constituer un empire. En effet, les terres qui s'étendaient plus au nord avaient

6. P. de Maret, 1981, p. 139-143.

7. Pour un examen critique des traditions, voir T. Q. Reefe, 1977 et 1981; pour les notations des traditions historiques, voir H. Womersley, 1984.

une population plus dense, les sols y étaient meilleurs, l'agriculture beaucoup plus avancée et, en outre, elles étaient mieux situées par rapport aux routes commerciales nord-sud. Pourtant, à un moment donné, les *tubung* du Nord se trouvèrent unis sous l'autorité d'un homme des territoires rund. Mais ils ne formaient qu'une petite chefferie située sur le bras d'une rivière. La tradition raconte pourquoi le chef Nkond céda le pouvoir à sa fille Rweej (Rueji) qui épousa Cibinda Ilunga, « Ilunga le Chasseur », lequel venait de la cour luba. Rweej, à son tour, lui céda les insignes du pouvoir. L'épisode du chasseur est à l'évidence un mythe que l'on retrouve ailleurs dans la région<sup>8</sup>. L'histoire raconte que Cibinda Ilunga organisa la cour sur le modèle luba. Même sur ce point, la tradition ne peut être que partiellement juste, car les historiens ont découvert que les Rund et les Luba se sont mutuellement influencés<sup>9</sup>.

Il convient de rapporter également un autre élément des traditions. Selon Carvalho, le pouvoir passa, après la phase de la conquête, au premier fils de Rweej, Yav, qui devint *mwant Yav* (le seigneur Yav), celui-là même dont le nom allait constituer un titre politique pour qualifier l'aristocratie de cette nouvelle cour. À sa mort, le pouvoir passa à son frère Naweej, qui s'avéra être le véritable organisateur de l'Empire. Mais les versions recueillies plus récemment nous présentent une Rweej stérile. Afin de ne pas compromettre la succession, elle donna à son mari une seconde épouse, Kamonga, qui lui donna des enfants. Cette situation justifie l'existence institutionnelle de deux dignitaires féminins à la cour de *mwant Yav* : la *swan murund* ou *swana mulunda*, la mère symbolique de la société, qui est la perpétuation du rôle joué par une Rweej stérile et pourtant fondatrice de l'Empire, et la *rukonkesh* ou *lukonkeshia*, la reine mère, qui tient le rôle joué par Kamonga et toutes celles qui se retrouvèrent par la suite dans la même situation.

Plus couramment, on parle de l'existence de la mère du côté droit (*swan murund*) qui doit être démarquée de la mère du côté gauche (*rukonkesh*). C'est cette dernière qui a donné naissance au successeur.

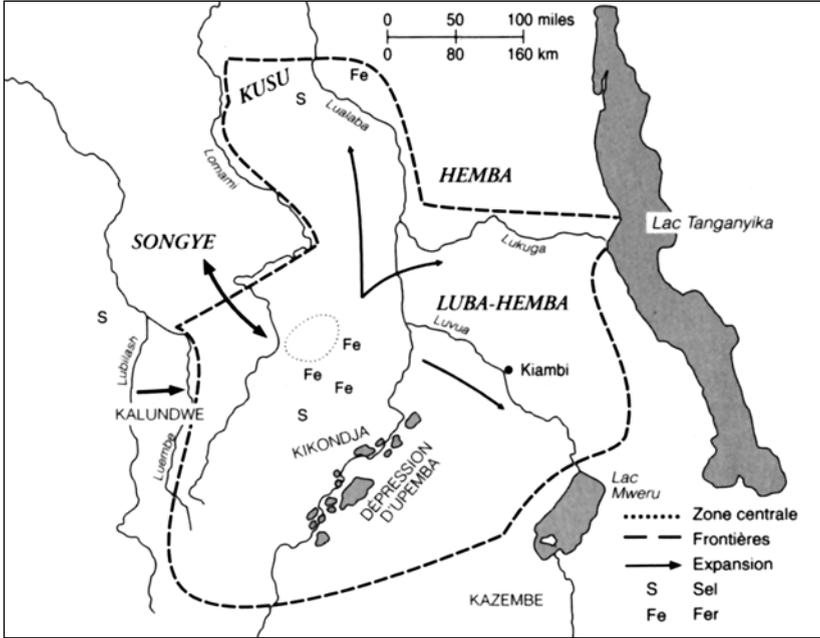
Ces témoignages sont nécessaires pour comprendre les différentes institutions qui se sont façonnées après l'intervention du chasseur luba : d'abord la création de deux aristocraties féminines, l'une symbolisant la fécondité sociale et l'autre la fécondité biologique, ensuite l'élaboration d'un titre de royauté sur la base du titre de *mwant* (chef) auquel fut ajouté le nom du premier roi.

## Les Luba : organisation interne et expansion jusqu'en 1800

Comme dans le cas de *mwine Munza*, un État se forma dans les plaines sous l'effet d'influences venues de la rive orientale du Lualaba. Il englobait, au sud de la dépression de l'Upemba, le Royaume kikondja, et, à l'ouest, le

8. H. A. Dias de Carvalho, 1890; P. Pogge, 1880. L'épisode où Nkond maudit ses fils rappelle celui de Noé sous l'arbre et a sans doute été inventé plus tard.

9. T. Q. Reece, 1981, p. 75-78.



20.3. Le Royaume luba aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (d'après J. Vansina).

Royaume kalundwe. À la même époque, ou un peu plus tard, il s'étendit plus encore vers le sud-est jusqu'au cours inférieur du Luvua.

La fondation du royaume puis le début de sa consolidation engendrèrent des perturbations dans la région : un certain nombre d'émigrants quittèrent le cours inférieur du Luvua pour fonder un État shila sur la rive ouest du lac Mweru et le long du cours inférieur du Luapula<sup>10</sup>. Il est probable que ce récit ne concerne en fait que le groupe qui dirigeait le Shila avant 1750, et non pas la majorité de ses habitants. Il est même concevable que ces chefs ne fussent nullement originaires du Royaume luba ; on leur aurait prêté cette origine prestigieuse alors qu'ils venaient de Kiambi, sur le bas Luvua. De même, nous apprenons que les Kanyok, au nord-ouest, furent assujettis par des immigrants luba qui organisèrent (ou fondèrent) un royaume sur leur territoire. Plus tard, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Kanyok rejetèrent le joug luba<sup>11</sup>.

Mais, selon les récits, l'émigration la plus importante eut lieu vers le nord. À la suite des troubles qui accompagnèrent la fondation du Royaume luba, puis des guerres de succession et des famines, des groupes de Luba kasaï quittèrent le Shaba en direction du nord et se dispersèrent sur les rives du Lubilash, où ils trouvèrent des terres mieux irriguées<sup>12</sup>. La famine

10. M. Musambachime, 1976, p. 15-32.

11. J. C. Yoder, 1977 et 1980, p. 88 et 90.

12. P. Denolf, 1954 ; M. Kalanda, 1959, p. 83 ; Kabongo Mukendi, 1973, p. 48-50 ; L. M. Mpyoi, 1966, p. 34-36.



20.4. Kuba, centre du Zaïre: coupe rituelle céphalomorphe destinée aux libations de vin de palme, portant des incrustations de cauris sur le cou et la poignée, et de laiton sur la bouche, les tempes et l'arrière de la tête. Hauteur: 18 cm.  
[© G. Berjonneau, ART 135, Boulogne-Billancourt.]

est présentée comme l'un des principaux motifs de déplacement dans de très nombreuses traditions de groupes apparentés du Kasai : celle-ci, disent-elles, explique non seulement leur fuite du Shaba mais aussi le fait qu'ils aient quitté le Lubilash, au Kasai, pour émigrer vers l'ouest en direction du fleuve Lulua. Elles mettent l'accent sur le caractère réellement dynamique des mouvements de population. Mais nous ne pouvons admettre que tous les Luba kasai aient quitté le Shaba en une ou deux vagues. Il est probable, en revanche, qu'à chaque famine, un certain nombre d'habitants du Sud aient émigré vers le nord et que ce phénomène se soit poursuivi au moins jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Le cibuba et les langues et dialectes apparentés qui sont parlés dans la région diffèrent très nettement du kiluba parlé au Shaba. Cela signifie que le Kasai central a été occupé par des groupes parlant cette langue pendant des centaines d'années, tout comme le nord du pays entre le Lubilash et le Lualaba a été occupé par les Songye, dont le parler constitue une autre branche de la famille des langues luba.

Si, au sud, en pays Shila et Kanyok, une variante du système politique luba du Shaba a été mise sur pied, cela ne s'est pas produit au Kasai. Dans cette région, soit l'organisation politique était limitée au village et aux terres lui appartenant, soit le pouvoir était accordé, pour la vie ou même pour une période limitée, au plus offrant, système que l'on retrouve généralement dans certains groupes songye. Les Luba kasai empruntèrent également aux Kanyok certains insignes et certaines pratiques politiques. La plupart des groupes songye étaient toutefois organisés de manière très différente. Vers 1880, et vraisemblablement depuis plusieurs siècles, les Songye vivaient dans de vastes centres agricoles, véritables villes dirigées par l'association Bukishi, aux droits d'adhésion très élevés et soumise à l'autorité de chefs et de quelques notables titrés<sup>14</sup>. Ce modèle politique différait également de celui existant dans le grand royaume luba.

L'organisation de l'État était conçue comme une pyramide de pyramides. À l'échelon du village, les liens entre les familles étaient patrilinéaires. Par ailleurs, les relations entre les villages étaient conçues sur le modèle des relations entre lignées, encore que chacun de ces villages eût un chef en titre issu d'une certaine famille qui tenait son autorité de ses rapports avec un *vidye* (esprit) local. À l'échelon supérieur, le Royaume était gouverné de la capitale (perçue comme un sommet dans les expressions s'y référant) dont le tracé même reflétait cette structure : résidence royale, résidences des fonctionnaires titrés des deux sexes, séparées selon la fonction (militaire, civile). En son centre, on distinguait aisément le lieu dévolu au *bulopwe* (charge royale). Le tracé de la ville révélait ensuite, bien que moins clairement, la présence du *Bambudye*, l'association fermée qui aidait le roi à gouverner. Le roi était censé ne pas avoir de lignée ou de clan, même si normalement la fonction se transmettait de père à frère ou à fils. Mais les Luba voyaient cela comme une rotation au pouvoir de différentes lignées, celles des mères des rois. Ainsi, le

13. Les Luba sont entrés en contact avec les Kuba vers 1750 et ont immigré (les Bena Coofa) au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle.

14. N. Fairley, 1978, p. 118-160.

roi était à la fois au-dessus du combat politique et lié par parenté à nombre des différents chefs. Il se trouvait au sommet de la pyramide des pyramides de la parenté. Le titre de *mulopwe* signifie l'indivisibilité du pouvoir, le pouvoir qui ne peut être partagé<sup>15</sup>. Les rites de l'investiture (l'inceste royal, par exemple) et les insignes du pouvoir soulignaient le caractère unique et la suprématie du souverain ainsi que sa condition de simple titulaire de la charge: le *mulopwe* n'était qu'un roi dans une lignée de rois. Ceux qui l'avaient précédé étaient de puissants ancêtres avec leurs lieux de dévotion et s'exprimaient par la voix des femmes attachées à ces lieux.

Le *mulopwe* était entouré d'une famille de fonctionnaires. Il y avait d'abord son harem, qui reflétait les véritables alliances politiques assurant la cohésion du royaume. Les fonctionnaires veillaient au versement du tribut sous forme de *mingilu* (corvée), de *milambu* (impôts payables en nourriture, en produits locaux tels que sel, fer, raphia, paniers, etc.) ou de présents offerts lors de l'investiture de *kugala* (dignitaires). L'administration territoriale était entre les mains des *bilolo* (sing. *kilolo*), responsables chacun d'une *kibwindji* (région), choisis normalement par les habitants de la région en question dans la famille dirigeante du district et confirmés dans leurs fonctions par la cour, mais parfois imposés par celle-ci, auquel cas il s'agissait généralement d'un parent proche du roi. L'administration centrale supervisait la collecte du tribut, organisait l'armée (chargée de lever ce tribut par la force) et conseillait le roi par l'intermédiaire du *tshidie* (conseil des notables) et du *tshihangu* (cour de justice). Les principaux fonctionnaires étaient le *twite* (qui remplaçait le roi pour des questions relevant du domaine séculier), le *nabanza* (gardien des insignes royaux et superviseur des rites), le *lukunga* (premier juge), le *mwana mwilamba* (chef de l'armée), le *mwine lundu* (gardien de la tradition et, notamment, de la constitution non écrite), le *fumwa pamba diyumbi* (le sorcier, mais aussi le devin du roi), la *ndalamba* (la reine mère, qui avait un rôle rituel)<sup>16</sup>.

En outre, ces fonctionnaires, ainsi que d'autres probablement, participaient aux réunions du *Bambudye* qui avait des ramifications partout. Nous ne savons pas exactement comment cette association fonctionnait, car ses secrets n'ont pas été révélés. Mais son rôle consistait à exercer un contrôle à la fois religieux et séculier sur le pays et même sur le roi, tout en prônant continuellement l'idéologie luba et celle de l'État<sup>17</sup>.

Dans la pratique, les cours locales étaient organisées sur le même modèle que la capitale, et les chefs locaux, qui détenaient certains objets sacrés, avaient des liens avec les cultes territoriaux locaux, souvent rendus aux esprits de leurs propres ancêtres. Ainsi, dans le Royaume, les forces centrifuges étaient toujours puissantes. Les guerriers du roi constituaient la force coercitive concrète qui assurait l'unité du pays. Mais il n'y avait pas d'armée permanente, de sorte que la force idéologique que représentait le *Bambudye* était très importante. Cela signifiait aussi qu'un lourd tribut (et

15. J. van Avermaet et B. Mbuya, 1954; S. K. N'dua, 1978, p. 337; T. Q. Reefe, 1975, p. 11.

16. J. Vansina, 1965, p. 57-58; K. Y. Tundu, 1981, p. 83-99.

17. T. Q. Reefe, 1981, p. 46-48.



20.5. Luba, sud du Zaïre: pommeau d'une canne cérémonielle, en forme de tête humaine ornée d'une coiffure très haute surmontée de deux personnages se tenant par la taille. Longueur totale: 164 cm.

[© G. Berjonneau, ART 135, Boulogne-Billancourt.]

de nombreuses traditions en parlent) ne pouvait être perçu que lorsque les districts centraux étaient disposés à soutenir le roi dans sa lutte contre l'un d'entre eux ou contre d'autres.

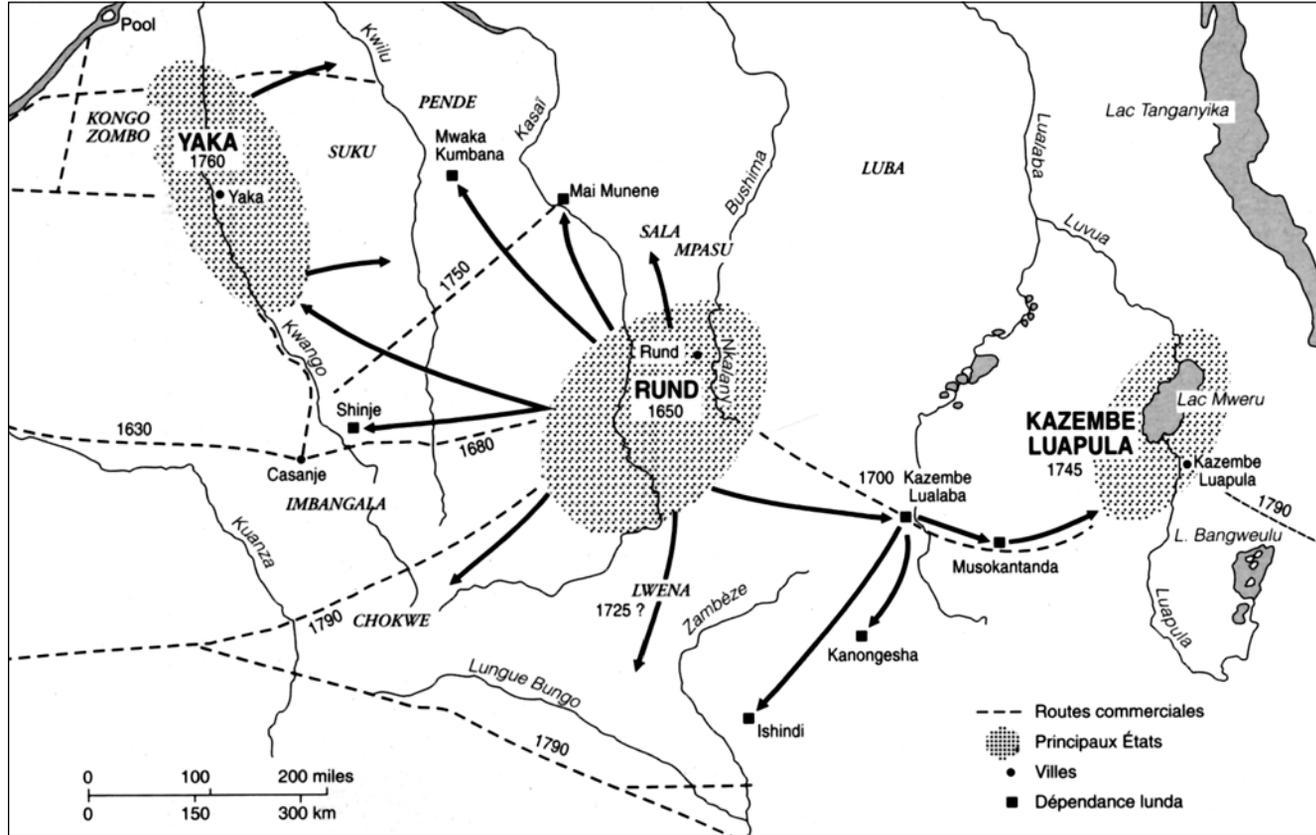
Compte tenu de cette situation, il n'est pas surprenant que le Royaume ne se soit pas rapidement étendu. Nous disposons de peu de données sur l'histoire du territoire jusque vers 1700<sup>18</sup> et jusqu'au règne du roi Kadilo. À cette époque eurent lieu, au nord, des campagnes militaires contre les villes songye voisines « mais, au bout du compte, Kadilo fut vaincu. À la suite de cela, une alliance fut conclue avec certaines villes songye et, à la fin du siècle, l'influence songye se fit sentir dans les affaires de l'État lors



20.6. Luba, Zaïre: arme cérémonielle dont la poignée recouverte de laiton torsadé s'achève en une tête sculptée. Lame de fer incisée. Longueur: 37 cm.

[© M. Aeschiman, Genève.]

18. *Ibid.*, p. 107-124 et p. 58-59 pour les dates.



20.7. L'Empire lunda au XVIII<sup>e</sup> siècle (d'après J. Vansina).

d'une crise de succession<sup>19</sup>». La véritable expansion du Royaume eut lieu dans la vallée du Lualaba, le long du Luvua (Kiambi) et au sud de la dépression de l'Upemba. Cette expansion marqua le pas lors de la grave crise de succession qui eut lieu de 1780 à 1810 environ. À ce moment-là, les Kanyok se libérèrent de la domination luba, et l'influence politique et culturelle songye fut à son apogée, ainsi que l'illustre l'introduction de la société buka sandji. L'expansion reprit ensuite, vers l'est, avec la conquête des terres comprises entre le fleuve Luluaba et le lac Tanganyika et, vers le nord, avec une percée militaire le long du Luluaba jusqu'à Buli<sup>20</sup>. Les explications données au sujet de cette expansion<sup>21</sup> ne sont pas totalement convaincantes. Mieux vaut reconnaître que la logique interne de cette dynamique nous échappe encore plutôt que de vouloir à tout prix l'expliquer par le désir d'accéder aux routes commerciales ou aux matières premières, dont nous ne savons aujourd'hui presque rien.

## Les Lunda : organisation interne et expansion jusqu'en 1800

Le Royaume rund devint un empire lunda au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous ne savons pas tout de la manière dont il était organisé au départ mais connaissons toutefois certains titres portés à la cour. Nous savons aussi que cette organisation avait un caractère militaire beaucoup moins marqué que celui du Royaume luba, mais surtout nous connaissons assez bien les principes sociaux et politiques qui la régissaient.

La transmission du titre de *tubung* avait été matrilineaire, mais celle du titre de roi et des titres portés à la cour était bilatérale. La représentation imaginaire de la société était fondée sur la succession en matière de fonctions et sur la parenté perpétuelle. Cela signifie que chaque détenteur d'une charge, d'un titre par exemple, était censé se transformer en son prédécesseur : il prenait son nom, les femmes et les enfants de son prédécesseur devenaient les siens, tout comme sa personnalité et sa famille. La parenté était donc perpétuelle. Si, par exemple, le premier détenteur d'un titre était le petit-fils du roi, le neveu d'un autre dignitaire et l'oncle d'un *mwant a ngaand* (chef de district local), cinq générations plus tard, le détenteur du même titre était encore le petit-fils du roi, le neveu d'un certain dignitaire et l'oncle du *mwant a ngaand*. Les ravages du temps étaient niés.

Avec ces principes, il était possible d'imaginer l'État comme une organisation gouvernée par une seule famille, dont le chef était l'empereur, le *mwant Yav*. Il était toujours possible d'incorporer de nouveaux chefs en leur donnant un lien de parenté (gendre, par exemple, à la suite d'un mariage) et en leur assurant une fonction stable dans l'Empire. Les historiens ont

19. N. Fairley, 1978.

20. T. Q. Reefc, 1981, p. 124-128.

21. A. Wilson, 1972.



20.8. Luba, Zaïre: pommeau d'une canne, en forme de femme scarifiée portant un collier de perles. Longueur totale: 160 cm. [© H. Dubois, Bruxelles.]



20.9. Luba, Zaïre: pommeau d'une canne, en forme de femme scarifiée, les mains aux épaules. Longueur totale: 80 cm. [© H. Dubois, Bruxelles.]

souligné, à juste titre, le fait que la succession en matière de fonctions et la parenté perpétuelle avaient fourni le mécanisme permettant l'intégration de vastes territoires. En outre, l'organisation de l'Empire sur un modèle familial avait automatiquement pour conséquence la régulation des relations entre fonctionnaires. La division fondée sur la notion de génération était rigoureuse<sup>22</sup>. Ainsi, tous les « fils » et tous les « neveux » devaient obéissance à tous les « pères » et à tous les « oncles », et tous les « petits-fils » étaient les alliés de leurs « grands-pères ». Une division liée à l'ascendance directe ou à une situation de nature à engendrer une affinité venait s'ajouter à la précédente. Les « beaux-fils » étaient les subordonnés de leurs « beaux-pères » et, par là, les « fils de la sœur » avaient une position ambiguë vis-à-vis de leurs « oncles maternels ».

Ainsi, pour les Rund, l'État était une vaste famille, très vaste en vérité puisque l'Empire finit par s'étendre du Kwango jusqu'au-delà du Luapula. Mais c'était une famille de guerriers et une famille qui prospérait grâce à l'esclavage. En 1700 environ, les guerriers lunda soumièrent la population vivant à la périphérie de l'Empire, en assurèrent l'intégration puis continuèrent leur route. Vers 1750-1760, de puissants royaumes se constituèrent du pays Yaka sur le Kwango au pays Kazembe sur le Luapula, tout le long d'un axe est-ouest où se trouvaient les ressources minérales du Shaba, qui permettait l'accès aux marchés portugais sur le Zambèze et sur lequel débouchaient les routes commerciales allant du pays Rund au territoire imbangala sur le Kwango.

Les mailles de l'administration impériale étaient lâches. L'Empire était constitué par un royaume central et des royaumes périphériques dont les chefs se contentaient de payer de temps en temps un tribut à la cour<sup>23</sup>. Dans le centre de l'Empire, l'échelon le plus bas de l'organisation territoriale était le canton gouverné par le *mwant a ngaand* qui continuait à hériter cette fonction selon des règles de succession matrilineaires. Au-dessus de lui se trouvait le *cilol*, désigné par la capitale et qui gouvernait un district. Au centre, les *tubung* et les fonctionnaires titrés assistaient le roi.

Mais, pour contrôler les *bilolo*, le roi avait créé des fonctionnaires spéciaux, les *tukwata* (sing. *kakwata*), qui sillonnaient le pays avec un détachement militaire pour contraindre les *bilolo* à payer un tribut. En dehors de ces forces, il existait une importante organisation militaire dirigée par un *kazembe* (général). Avant 1700 déjà, des *kazembe* étaient désignés pour prendre la tête de corps expéditionnaires envoyés dans des régions lointaines. Le titre lui-même était conféré à n'importe quel guerrier sanguinaire ayant tué un dangereux ennemi<sup>24</sup>. Le *kazembe* avait tous les pouvoirs sur son propre terrain

22. Ce modèle est clairement apparenté à celui des Sala Mpasu qui n'étaient même pas organisés en chefferie. Mais les groupes d'âge et les « hommes forts » de leur organisation correspondent aux catégories d'âge et aux titres que l'on trouve chez les Rund. Voir W. F. Pruitt, 1973.

23. J. L. Vellut, 1972, p. 70.

24. Là encore, on relève le parallèle avec le « chasseur de têtes » des Sala Mpasu; W. F. Pruitt, 1973.

d'opérations, hors du centre de l'Empire. Mais une fois le territoire intégré à l'Empire, soit il perdait ses prérogatives, soit il devenait un chef à part entière, un *kilolo* de l'empereur.

La *mussumba* (capitale) était conçue comme le campement d'une armée installée pour la nuit, avec une ligne de front et une avant-garde, des ailes et un centre. Le cœur en était occupé par le palais royal où résidait le *mwant Yav* (empereur), la *swan murund* (reine mère symbolique appelée Rweej), la *rukonkesh* (reine mère chargée des problèmes «logistiques» de la cour) et les dignitaires, parmi lesquels figuraient, en premier lieu, des chefs militaires comme le *kalala*, qui commandait l'avant-garde, et le *swan mulopwe*, héritier présomptif et commandant en chef. C'est l'empereur qui détenait le pouvoir; son titre, *mwant Yav* («seigneur de la vipère»), faisait référence à la distance existant entre le roi et les autres hommes, mais évoquait aussi son ambivalence puisqu'il représentait à la fois la paix et la guerre, la prospérité et la destruction.

Le rôle de l'empereur lunda était beaucoup moins ritualisé et son pouvoir plus despotique que cette parenté n'aurait pu le laisser supposer. Il y a peu de temps encore, on pensait que l'expansion de l'Empire lunda avait commencé avec l'émigration de guerriers vers le Kwango. Mais des recherches ont montré que les traditions concernant cette prétendue première vague d'émigration n'étaient que des interpolations tardives dues à des contacts commerciaux entre les Imbangala et les Rund<sup>25</sup>. De fait, l'expansion débuta avant 1700. La première conquête eut lieu vers le sud-est, en direction des puits salants du Lualaba, près de la ville actuelle de Kolwezi; de là, vers 1700, un groupe dissident appartenant à la génération suivante et dirigé par Musokantanda et Kanongesha partit vers le sud, en direction de la Zambie actuelle, et fonda un État en pays Ndembu après avoir assimilé une partie des autochtones mbwela et en avoir chassé une autre partie vers le sud<sup>26</sup>. On se demande si les Lunda n'ont pas participé encore plus tôt à la formation du Royaume lozi. Les historiens admettent qu'ils aient pu, de bonne heure, exercer une influence sur les Bulozzi, mais on n'a pas encore la preuve qu'ils aient été en contact avec eux. Étant donné que l'expansion lunda vers le sud a débuté après 1700, il est probable que le Royaume lozi était déjà constitué quand l'influence lunda commença à se faire sentir dans la région<sup>27</sup>.

Des puits salants du Lualaba, les généraux lunda, lors d'une nouvelle campagne militaire, allèrent vers le sud, en direction des mines de cuivre, et atteignirent la très riche vallée du Luapula. L'armée lunda repoussa une attaque luba et assujettit les chefs du Shaba (dont l'un portait le nom de Katanga), ainsi que l'État shila du Luapula. Cet État se développa et, dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le *kazembe* du Luapula était le maître d'un

25. J. K. Thornton, 1981a.

26. R. E. Schechter, 1980, p. 113-124, et 1976.

27. M. Mutumba, 1973, p. 213-214.

vaste royaume aux assises solides<sup>28</sup>. Peu après leur installation, les Lunda du Royaume kazembe entrèrent en contact avec les Portugais de Sena et de Tete. Une mission conduite par de Lacerda visita le nouveau royaume de 1798 à 1799<sup>29</sup>. Elle fut impressionnée par le pouvoir militaire du Kazembe ainsi que par la sévérité des mesures coercitives qui continuaient d'être prises par la cour à l'encontre des habitants. Cette mission portugaise inaugura une période de relations commerciales intenses entre le Kazembe et le bas Zambèze. L'autonomie du Kazembe vis-à-vis de la capitale (*mussumba*) s'en trouva renforcée, à tel point que le paiement du tribut, effectué régulièrement dans les années 1790, était devenu dans les années 1830 un échange équitable de présents<sup>30</sup>.

Vers le nord et l'ouest, l'expansion lunda fut étroitement liée au développement du commerce des esclaves en Angola. Les relations avec la traite des esclaves angolaise datent des années 1670 au plus tard<sup>31</sup> et s'intensifièrent après 1730<sup>32</sup>. Les Imbangala mirent au point un système de commerce caravanier grâce auquel ils importaient dans la capitale lunda des produits européens (vêtements, perles et vaisselle) qui étaient, pour l'aristocratie locale, des objets de luxe et devinrent des emblèmes du pouvoir. Les Lunda n'acceptèrent pas les fusils, préférant rester fidèles à leur sabre, le *mpok*<sup>33</sup>. En retour, ils exportaient des esclaves capturés, au début, dans les seules régions septentrionales et orientales de l'Empire central rund, précisément dans le Sala, le Mpasu, le Kete, le Kanincin et même le Kanyok. Plus tard, des captifs mbwela originaires du nord de la Zambie et de l'est de l'Angola furent, à leur tour, intégrés à ce trafic. Pendant ce temps, la demande d'esclaves au sein même de l'Empire lunda augmentait. Ils étaient destinés aux travaux des champs autour de la capitale, et à la culture du manioc le long des principales routes du pays, dans des lieux isolés; ils servaient également de passeurs ou de porteurs dans les caravanes qui franchissaient les grands espaces désertiques s'étendant du Kwango au Nkalaba<sup>34</sup>.

Peu après 1700, des expéditions militaires eurent également lieu vers l'ouest et, aux alentours de 1750, des chefs lunda avaient atteint le Kwango. L'Angola oriental, pays des Lwena, était leur premier objectif. Plusieurs petits États furent créés, notamment par Kiniama. Dans cette région, les chefs lunda vinrent coiffer d'assez grandes organisations locales dont la structure reposait sur une filiation matrilineaire très ancienne. Le *mwangana lunda* (chef) joua au début le rôle d'arbitre dans le règlement des querelles, et la population locale accepta également de croire aux grands pouvoirs surnaturels

28. E. Labrecque, 1949-1951, p. 27; M. W. Kolungwe, 1974, p. 50.

29. J. Vansina, 1965, p. 133.

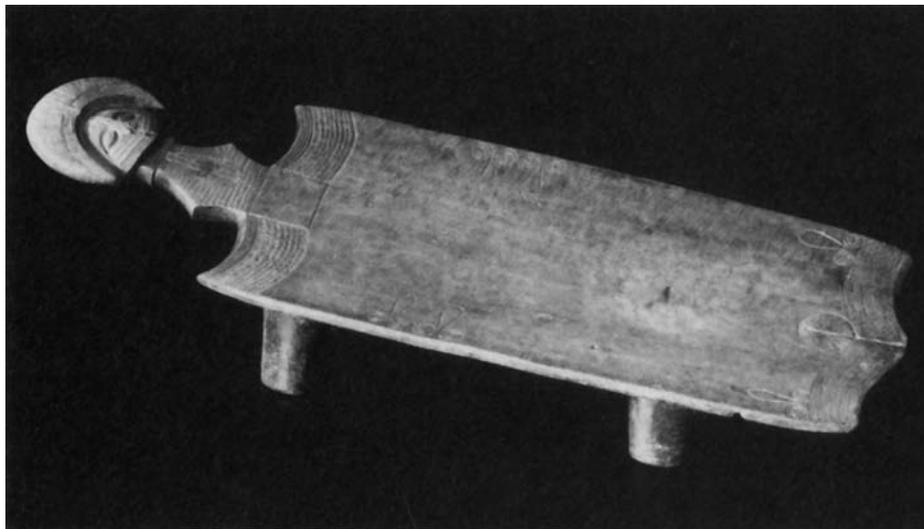
30. J. Vansina, 1966*b*, p. 165-174; F. J. M. de Lacerda e Almeida, 1944, p. 175-261; A. C. P. Gamitto, 1960, vol. II, p. 9-130.

31. O. De Cadornega, 1940, vol. III, p. 219.

32. Probablement après 1665; J. K. Thornton, 1981*a*, p. 6.

33. M. Leitão Correia, 1938, p. 25.

34. J. L. Vellut, 1972.



20.10. Chokwe, Angola et Zaïre: lit rituel (?) en bois avec quatre pieds, prolongé par une tête portant une coiffure chokwe typique et décorée de sculptures rappelant les boucles d'oreilles appelées *ukulungu*. Long. : 131 cm.  
[© G. Berjonneau, ART 135, Boulogne-Billancourt.]

que ces émissaires lunda étaient censés détenir. Si l'on en croit la généalogie, l'arrivée des premiers chefs lunda dans la région remonte à 1750 environ, mais le processus s'amorça certainement une bonne génération plus tôt, ne serait-ce que parce qu'à cette date, des chefs lunda étaient déjà installés sur la rive orientale du Kwango<sup>35</sup>. À l'ouest de la Lwena, diverses chefferies chokwe, minungo et songo furent également créées par les Lunda dans un environnement analogue, excepté en pays Shinje, où un royaume existait déjà<sup>36</sup>. Parmi ces peuples, les Chokwe devaient par la suite se révéler les plus importants. Même au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils furent utiles à l'Empire en tant que métallurgistes, sculpteurs et chasseurs. Les Lunda du Centre faisaient venir leurs armes et des objets sculptés de cette région car eux-mêmes étaient de piètres métallurgistes et sculpteurs<sup>37</sup>.

Les envahisseurs lunda capturaient des esclaves lors de leurs conquêtes. Ils construisirent de grands camps fortifiés pourvus de fossés et de palissades<sup>38</sup>. Dans la vallée du Kwango, ils trouvèrent des chefferies yaka, suku,

35. C. M. N. White, 1962, p. 15-18; J. K. Thornton, 1981*a*, p. 5 et note 29 (Shinje et Malonda).

36. Les preuves apportées par la tradition lunda et par l'étude stylistique de l'art pratiqué à la cour lunda portent sur une période plus tardive (XIX<sup>e</sup> siècle), mais peuvent fort bien être valables (en tout cas en ce qui concerne le métal) pour la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La sculpture des Chokwe à cette époque témoigne de l'influence stylistique de la Renaissance et du rococo portugais.

37. M. Leitão Correia, 1938, p. 25. On a trouvé des fortifications de ce type dans l'Empire central, chez les Kanyok et en pays Luba. La technique militaire s'est répandue dans toute la région.

38. *Ibid.*

et peut-être d'autres encore à Okango, organisées selon le modèle kongo. Ils s'en rendirent maîtres. De nombreux habitants prirent la fuite, mais les structures ne furent pas détruites. Les Lunda préféraient installer des *bilolo* (chefs) supérieurs ou équivalents à ceux déjà en place. Il en résulta un système politique complexe à trois étages où même l'idéologie de l'État reconnaissait l'existence et des « autochtones » et des envahisseurs lunda. Mais le chef des Yaka, le *kiamfu* (mot dérivé du titre impérial *Yav*) ne put contrôler tous ses hommes. Un État semi-indépendant, l'État du Pelende, se forma au nord, tandis qu'un groupe (les Sonde-Luwa) émigra vers l'est du moyen Kwango pour y fonder ses propres chefferies<sup>39</sup>.

Une fois établis, les rois yaka commencèrent à lancer des expéditions en direction du Kwilu afin de capturer des esclaves qu'ils vendaient aux marchands angolais, kongo et vili. D'importants troubles s'ensuivirent. Le Royaume suku résista victorieusement mais, ailleurs, la population s'enfuit vers le nord-est, d'où les fortes densités de population observées au XIX<sup>e</sup> siècle le long du cinquième parallèle sud<sup>40</sup>.

Une dernière poussée eut lieu de l'ouest du fleuve Kasai vers le nord, probablement le long de la vallée du Tshikapa. Les Lunda fondèrent, dans cette région, deux petits États : le premier, situé près des grandes chutes du Kasai, avait pour capitale Mai Munene et devint rapidement un important marché pour les caravanes en provenance du Kwango ; l'autre était Mwaka Kumbana sur le Loange. Dans ces deux zones, les Lunda se mêlèrent, d'une part, à des immigrants récents, les Pende, et, d'autre part, aux autochtones. Les systèmes politiques qui résultèrent de cette fusion ressemblaient beaucoup moins à l'organisation du Rund central que les systèmes instaurés dans d'autres États lunda. Cela était dû à l'influence politique exercée par les Pende dans la région et au fait que des chefferies pende indépendantes subsistaient dans les environs<sup>41</sup>.

## Conclusion

En 1800, l'action conjuguée de l'expansion luba et lunda avait assuré la structuration de l'ensemble des savanes d'Afrique centrale, à l'est du Kwango. Ces peuples avaient diffusé, dans toute cette zone, une culture commune, c'est-à-dire une vision du monde commune, des rituels communs, des emblèmes et des symboles communs. Certains objets, comme la coiffure à cornes lunda, se retrouvent du Kwango au Lualaba. Certaines institutions, comme les *mukanda* de garçons, qui existaient depuis 1650 environ à l'ouest du Kwango, se généralisèrent d'abord grâce au Pende, puis par l'intermédiaire des Lunda, tandis qu'au nord elles étaient introduites chez

39. M. Placquaert, 1971 ; J. K. Thornton, 1981a.

40. Les groupes ethniques appelés aujourd'hui Mbala et Ngongo émigrèrent vers le nord à la suite des raids yaka.

41. Kodi Muzong, 1976, p. 268-342.

les Kuba par les Pende<sup>42</sup>. Cette diffusion était en partie facilitée par l'existence des routes commerciales, mais aussi par les raids. La mobilité de la population, liée notamment aux mariages, était étonnamment forte. Du fait que les femmes allaient vivre avec leur mari et que les noms de clan étaient transmis par la mère, la diffusion des noms était considérable. On retrouve ainsi les mêmes noms du Kwango au Kasai et du Kasai au Luapula.

D'un autre côté, l'expansion lunda a provoqué de grands ravages. Il ne faut pas sous-estimer la nature militariste des États lunda, ni l'ampleur de la chasse aux esclaves telle qu'elle était pratiquée. S'il est fort probable que les faibles densités de population constatées dans le sud du Kwango et l'est de l'Angola sont en partie imputables à ces activités, il est certain, en revanche, que la concentration de population observée le long du cinquième parallèle, entre le Kwango et le Kwilu, en est la conséquence directe. Cet aspect, joint à la présence d'une culture politique commune du Kwango au Luapula, demeure, pour les habitants de cette vaste région, le legs de ces siècles.

42. J. Vansina, 1983a, p. 332-333, et 1978, p. 204-205; Kodi Muzong, 1979, p. 136 et 163.